

OBSCURITÉ RELATIVE



Alfred. — Ainsi, votre père a dit que j'étais un homme obscur ?
 Alice. — Oui ; mais je lui ai dit qu'aussitôt que nous serions mariés, il vous verrait sous un meilleur jour.

LES IDÉES DE MERYEM

CONTE ARABE

I

C'était à la fin du jour. Accablé sous le poids du souci plus encore que sous celui de la fatigue, Mansour s'acheminait vers sa demeure : depuis l'aube, il avait travaillé à charger un navire ; maintenant, sa tâche achevée, son salaire reçu, il pouvait à loisir songer à ses propres affaires ; et c'était cette songerie qui amenait sur son énergique visage une expression de profonde tristesse. C'est que l'heure présente était loin de ressembler aux heures passées... Hélas ! l'an dernier, à cette même époque, il était encore l'heureux Mansour, le riche marchand, dont les nombreux chameaux rapportaient par centaines les tapis de Smyrne et de Tunis, les tentures de Damas, les étoffes tissées de soie et d'or dont on orne les palais. Ah ! combien peu de temps avait suffi à consommer sa ruine !... En quelques heures, un incendie avait dévoré ses magasins, des pillards touaregs enlevé ses chameaux ; et, en moins de rien, il s'était trouvé aussi pauvre que le mendiant qui tend la main à la porte des mosquées.

Dans son angoisse, il répétait :

— Allah ! Allah ! toi qui viens en aide aux vaillants, prends pitié de Mansour ainsi que de ses fils, trop jeunes encore pour se suffire à eux-mêmes... »

Il était si absorbé dans ses souvenirs qu'il n'entendit pas l'avertissement que l'on criait derrière lui : « Au large ! au large ! laissez passer Sidi Omar ; gare ! gare ! » Et, comme il ne se garant point, une pierre habilement lancée vint le frapper à la cheville. Il eut un douloureux gémissement ; et, rendu incapable de riposter tout de suite, il se rangea sur le bord du chemin. Alors il vit s'avancer vers lui un groupe de gens joyeux dont Omar, le puissant favori du Pacha, formait le centre ; ses courtisans riaient en le félicitant sur l'adresse dont il venait de faire preuve, et tous ensemble eurent pour Mansour un regard de mépris.

Lorsque le favori et ses compagnons furent éloignés, Mansour ramassa la pierre et, la brandissant avec un geste de menace, il dit d'une voix assourdie par la haine :

— Par la sainte Kaaba ! sur la tête sacrée du prophète ! je te le jure, Omar-ben-Abou, cette pierre, je ne te la rendrai que lorsque tu seras dans le malheur, afin que tu saches ce que c'est que de souffrir à la fois dans son corps et dans sa dignité. Va ! j'aurai aussi mon jour, car la fortune est inconstante. Dieu seul connaît demain.

II

Mansour se traîna comme il put jusque dans sa demeure, et pendant

que sa femme préférée, la douce Meryem, s'empressait de panser sa blessure avec un onguent dont elle seule avait le secret, il lui conta sa mauvaise rencontre et le serment qu'il avait fait.

— Tiens, dit-il, regarde cette pierre : je la veux toujours porter dans ma ceinture, afin qu'elle me rappelle l'injure que j'ai reçue aujourd'hui.

Meryem restait silencieuse, son beau regard fixé sur le visage de son époux ; enfin elle dit :

— Écoute, Mansour, tu sais combien ton honneur m'est cher ; souviens-toi si jamais je t'ai mal conseillé ! Ne garde point cette pierre ; va plutôt la jeter au fond d'un puits... Crois-moi, ces pensées de vengeance rendant le cœur mauvais, elles portent malheur à celui qui les garde.

Mansour haussa les épaules :

— Tes idées, Meryem, sont en vérité singulières !

— Crois-moi, cher époux, insista-t-elle ; et, joignant les mains, elle dit d'une voix émue : « Venge-toi du puissant Omar en ayant une âme plus grande que la sienne, et sois agréable à Dieu en oubliant l'offense. »

Mansour se levait pour s'éloigner ; il répondit :

— Tais-toi, tu n'es qu'une femme.

C'est avec ces quelques mots que tout bon musulman a l'habitude de clore les discussions matrimoniales.

III

Les années se sont écoulées comme un rêve ; et, loin de lui porter malheur, la pierre fatale, toujours cachée dans la ceinture de Mansour, a semblé un fétiche de bon augure, car tout ce qu'il a entrepris a réussi au delà de ses souhaits : il est redevenu le riche. L'heureux marchand comblé de biens et de joie. Quant à Meryem, elle a presque oublié le jour de triste mémoire où, pauvre roseau battu par la tempête, elle cherchait un appui dans la protection divine et pensait, en conseillant la clémence à son mari, lui rendre le Ciel favorable.

Un jour, c'était à l'heure de la sieste, Mansour et Meryem sommeillaient dans leur demeure, quand soudain un brouhaha confus, bientôt changé en clameur, éclata dans la rue silencieuse. Mansour sort aussitôt pour se rendre compte de ce bruit inusité, et sa femme monte dans le moucharabieh, observatoire familial des musulmans.

Ciel ! Omar, le fier Omar tombé en disgrâce, livré à la risée populaire, fuit devant une foule en délire ; accablé d'insultes, cerné de toutes parts, impuissant à se défendre, il va succomber sous le nombre.

Du haut de sa fenêtre, Meryem voit Mansour prendre dans sa ceinture la pierre vengeresse.

— Ah ! s'écria-t-elle en fermant les yeux et se rejetant en arrière toute tremblante, ah ! c'est maintenant que la pierre maudite va faire son œuvre !... Eperdue, elle courut se cacher dans ses appartements, et là, prosternée sur la dalle, elle dit avec ferveur :

— Allah ! garde Mansour de tout mal... et prends pitié d'une épouse imprévoyante qui n'aurait pas dû dormir en paix tant qu'une chose maudite était dans sa demeure...

— Oui, j'aurais dû, comme un larron, me lever durant la nuit pour la dérober à mon époux et la faire à jamais disparaître...

Elle pleura longtemps, puis, tout à coup, s'avisa que Mansour était bien longtemps à revenir ; elle regarda par l'épais treillis des fenêtres si elle ne l'apercevait point ; il lui semblait qu'un malheur planait sur son foyer, que son mari ne reviendrait plus, ou que, s'il revenait, ce serait, hélas ! les mains souillées de sang...

N'y tenant plus, la pauvre femme s'enveloppa dans son haïk, et, appelant une servante, elle se décida à aller à la recherche de son mari.

Comme elle franchissait le seuil de sa demeure, elle le vit apparaître, le visage calme, le regard apaisé. Elle ne lui fit point de question ; mais lui comprit l'anxiété de son regard et y répondit sans détour ; il lui conta que lorsqu'il avait vu Omar si chétif, si misérable, abandonné par ses amis, livré à la haine publique, il s'était senti ému de compassion ; qu'il s'était souvenu du jour où lui-même, impuissant à relever une insulte, avait dû dévorer sa honte. Alors, de sa main armée pour la vengeance, il avait écarté la foule et pris la défense du malheureux ; puis il l'avait accompagné jusqu'au seuil de sa demeure.

Là, Omar lui avait dit d'une voix confuse :

— Mansour-ben-Salem, tu ne te souviens donc plus !...

— J'ai répondu : « Oui, je me souviens, mais la vengeance est basse et mauvaise lorsque notre ennemi est faible et malheureux. Dieu te garde, Omar-ben-Abou. »

— Tiens, ma bien-aimée, fit Mansour en tendant à sa femme la pierre désormais inutile, tu peux la jeter maintenant.

Meryem leva vers son époux ses beaux yeux brillants de larmes, mais elle n'obéit point ; elle enferma au contraire la pierre dans un petit filet de soie pourpre et la suspendit au dessus d'une trophée d'armes, à une place d'honneur.

— Que fais-tu, Meryem ! quelle nouvelle idée te passe encore dans la tête ?

— Mon seigneur, répondit la belle jeune femme, en venant s'agenouiller à ses pieds, le souvenir d'une bonne action rempli de joie les heures de la vie. Chaque fois que ton regard rencontrera cet objet, il te dira que tu as été généreux envers ton ennemi et agréable à Dieu.

S. E. ROBERT.

COMMENT POUVAIT-IL FAIRE

Boulean. — Non. C'est trop dangereux, je ne permets pas à ma femme de porter des épingles à chapeaux.

Boulean. — Alors, comment fais-tu pour nettoyer ta pipe ?

La délicatesse est comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut point toucher.